



## **Sociologie Românească**

ISSN: 2668-1455 (print), ISSN: 1220-5389 (electronic)

---

### **LA THÉÂTRALITÉ ACADÉMIQUE. L'USAGE DE LA MÉTAPHORE DANS LA RECHERCHE SOCIOLOGIQUE**

*Gina STOICIU*

---

Sociologie Românească, 2020, vol. 18, Issue 2, pp. 112-126

<https://doi.org/10.33788/sr.18.2.4>

Published by:  
Expert Projects Publishing House



On behalf of:  
Asociația Română de Sociologie

# LA THÉÂTRALITÉ ACADÉMIQUE. L'USAGE DE LA MÉTAPHORE DANS LA RECHERCHE SOCIOLOGIQUE

Gina STOICIU<sup>1</sup>

## Abstract

We propose to grasp conferences as an institutional ritual, which deploys a whole institutional theatricality. To do this, we use the metaphor of the orchestra; indeed each participant in the conference plays their part by adjusting to each other. The metaphor of the art of composition allows us to detect the process of shaping the knowledge of an academic text. The wide angle of reflection finds its inspiration in symbolic approaches to communication. The use of the metaphor in the understanding of academic practices, drives us to an imaginary approach framing an image, making analogies between the image and the object under study, to then take advantage of this operation of transposing the meaning of the image to the object of study. We thus have access to a fresh and imaginary angle on the rituals which mark the academic life, and which are not only duty bound.

*Keywords:* symposium, metaphors, institutional ritual, knowledge shaping, theatricality.

## Introduction

Au détour de ma participation à différents colloques, j'ai observé la *théâtralité* des rencontres, coté scène et coté coulisses. À l'occasion, j'ai pu jouer des rôles différents; parfois initiateur et organisateur, parfois modérateur et souvent contributeur. C'est par l'observation et intuition qu'une série d'images se sont cristallisés autour de l'intuition initiale de la théâtralité: *mise en scène, orchestre, gala, cérémonie, art de la composition, dispositif de l'engagement*.

Cette observation de la dynamique des pratiques académiques, rassemble – en quelque sort à la posture d'observateur dont parle Bruno Latour (*Petites leçons de sociologie des sciences*, 1996); être moins intéressé du produit final et bien plus de sa fabrication.

---

<sup>1</sup> Département de communication sociale et publique, Université du Québec à Montreal, CANADA. E-mail: stoiciugina@yahoo.fr.

Le colloque désigne habituellement une réunion de spécialistes et de chercheurs, convoqués périodiquement pour proposer et confronter leurs visions, sur un thème ou un domaine donné. On s'intéresse notamment à la *théâtralité institutionnelle* qui se déploie lors d'une telle réunion, plus exactement au *jeu de représentation* qui tient du rituel (la coutume), du protocole (la dimension *cérémoniale*) et du contexte (la scène et les coulisses).

Dans la première partie de l'essai on se réfère au colloque comme *rituel institutionnel*; on s'intéresse au déroulement du colloque (*les contours, les mouvements, les points culminants*) et à ses fonctions sociales. On définit le colloque comme un rassemblement de la communauté savante périodiquement organisé, une rencontre entre les initiés d'un domaine de recherche, autour d'un débat thématique, lequel engage un certain nombre de membres de la communauté. Si le colloque rythme la vie académique, son rôle institutionnel est d'initier et intégrer les chercheurs dans la communauté savante. Le colloque est également un moment festif ayant une forte dimension cérémonielle. On peut penser à un concert avec un orchestre qui se produit sur la scène, mais qui exige un avant, un pendant et un après. Lors de la présentation sur la scène, les musiciens jouent à plusieurs instruments en s'accordant les uns sur les autres, selon des règles mutuellement respectées. Le succès du spectacle en dépend. La métaphore de *l'orchestre* nous permet de saisir l'ensemble du rituel, ainsi que les types d'engagement endossés.

La deuxième partie du texte aborde la construction du texte académique à l'aide de deux métaphores: *l'art de la composition musicale* et la *mise en scène du savoir*. En effet, si la communauté crée le chercheur, les chercheurs participent à entretenir les pratiques rituelles qui ponctuent et reproduisent la pérennité de la vie académique.

L'usage d'une série de métaphores en tant que figures rhétoriques implique la transposition du sens de l'image à l'objet d'étude: il nous permet de nommer une réalité dans les termes d'une autre réalité. Une série de cristallisations imagées éclairent des facettes obscures du colloque, tout en ajoutant des franges de sens, qui échappent à la simple explication théorique.

La réflexion s'inscrit dans une vision symbolique du social et de la communication. Le colloque est vu comme un rite institutionnel et comme interaction symbolique. Cela nous permet de composer des éléments de la sociologie explicative et des éléments de la sociologie interprétative. L'essai se termine avec quelques considérations épistémologiques sur des voies possibles de diversification du travail académique.

## Le colloque comme rituel institutionnel

### *Institutionnaliser*

#### *Qu'est-ce qu'un rite institutionnel?*

Nous avons l'impression que rien n'est plus naturel que d'être à l'aise lors d'une interaction institutionnelle; par conséquent, l'embarras nous apparaît comme un écart regrettable. Or ce qui semble naturel l'est grâce à *l'encadrement rituel*. Le colloque confère aux participants le sentiment de vivre du sens qui transcende l'événement lui-même. À ce propos, rejoignons Pierre Bourdieu (1986, 207-208), qui nous dit que les rites d'institution marquent la limite entre «ceux qui sont dedans et ceux qui sont encore dehors». À certains égards, les rites d'institution obligent et inféodent les acteurs concernés. On va toutefois remarquer que si la soutenance d'une thèse de doctorat est un rituel institutionnel qui comporte une dose de violence symbolique, le colloque donne aux participants l'occasion de vivre à la fois le sentiment du rituel imposé, mais de la communion aussi.

#### *Que ce qu'institutionnaliser veut bien dire?*

Dans un sens large, institutionnaliser signifie à donner un caractère permanent à une pratique sociale, à un mouvement répété ayant duré dans le temps. Institutionnaliser implique plusieurs actions: fonder, implanter, officialiser, normaliser, rendre institutionnel.

L'institutionnalisation fait partie d'un processus de légitimation par des règles explicitement ou implicitement partagés par les membres de la dite institution. Ce processus de légitimation exige une certaine ritualisation des pratiques, comme processus de réitération constante des activités des membres d'une institution, au regard des institutions avec lesquelles elle pourrait être en collaboration et en compétition. Si toute institution académique se doit de produire continuellement une «littérature», des textes et un corpus de documents racontant son histoire, justifiant sa raison d'être et prouvant sa pertinence, elle doit aussi créer l'événement pour assurer sa visibilité parmi la multitude d'institutions avec lesquelles elle opère.

Certes, institutionnaliser est un processus d'évolution complexe qui engage une dynamique compétitive. Selon une formule consacrée par Pierre Bourdieu (1986), ce processus complexe et conflictuel d'institutionnalisation implique un «capital symbolique». Et, comme toute forme de capital, soit-il économique, politique, financier, le capital de prestige dans le monde académique est tributaire d'un rapport de forces. Ce rapport de forces implique l'appréciation des collègues de branche, l'existence des différentes formes de prestige (prix, bourses, postes), la visibilité publique des acteurs, la présence (plus au moins notoire) aux colloques et congrès.

À bien des égards, l'enjeu profond d'un colloque est la célébration de la continuité et de la reproduction de l'ordre institutionnel.

Si le colloque est une structure contraignante, il est aussi *jeu de représentation* qui tient du rituel et du cérémonial. Le rite institutionnel constitue «un acte formel, par lequel l'individu manifeste son respect et sa considération envers sa propre représentation» (Goffman, 1973, 73). Si le rituel est cet ensemble d'usages communs qui parviennent à fonctionner comme un lien mystérieux, accessoirement verbalisé, mais qui agit en profondeur, la dimension cérémonielle, protocolaire, s'accomplit comme un acte théâtral, comme *une mise en scène institutionnelle*.

### *Comment définir la qualité de membre de la communauté savante?*

Être membre de la communauté académique pourrait désigner toute personne dont la pratique sociale invoque la prétention de connaissance ou de création scientifique, et dont cette revendication est tout au moins partiellement et institutionnellement reconnue par les autres membres. Dans une large mesure, les interactions entre les membres de la communauté académique sont fondées sur cet échange de prétentions et revendications. Il y a toute une hiérarchie académique qui permet à ceux ayant atteint une notoriété dans leur domaine, des gestes qui leur confère le privilège d'avoir les profits de la conformité et de la transgression.

### *Le colloque: un rituel en trois séquences*

De la même façon qu'un rituel du mariage se prépare bien avant la cérémonie, un colloque se planifie et s'organise en trois temps: *l'avant-colloque* (préparation de la rencontre), *l'entre-deux* (représentation publique) et *l'après-colloque* (publication des actes).

L'avant-colloque, la première séquence du rituel, renvoie à la conception et à la préparation du colloque. Un colloque s'imagine et se construit d'abord sur le papier. Les organisateurs travaillent sur le concept et le décor de la rencontre. Le résultat de ce travail se concrétise dans le programme du colloque, lequel codifie en quelque sorte le spectacle à venir. On devrait signaler que la tendance à la gestion électronique d'un colloque s'impose de plus en plus; toutefois le programme sera distribué aux participants en place et lieux, tout comme au théâtre.

Si l'avant-colloque reste habituellement invisible, ce qui ajoute évidemment une certaine magie à la rencontre, le deuxième moment du rituel constitue la parade sous les feux de la rampe. Lorsque le rideau se lève, acteurs et spectateurs sont transportés dans un autre monde, avec un langage d'initiés et un ordre bien maîtrisé. Lorsque le rideau tombe, on revient à la réalité quotidienne. Il est à observer que la représentation alterne avec des pauses, tout comme les entractes au théâtre.

L'après-colloque constitue la troisième séquence du rituel. Si la cérémonie de clôture annonce aux participants la fin du colloque, en revanche, pour les

organisateurs du spectacle, cette séquence s'inscrit plutôt dans une continuité rituelle. En fait, la cérémonie de clôture n'est qu'une ouverture vers d'autres rituels institutionnels et l'amorce d'un nouveau cycle rituel.

### *Le déroulement du colloque: dispositif et contexte*

#### *L'orchestre et l'engagement*

Communiquer c'est de la transmission d'informations, mais aussi entrer dans l'orchestre. La métaphore de l'orchestre, si chère à la *Nouvelle Communication*, nous permet d'imaginer le colloque comme une interdépendance, un tissu de liens. Elle nous permet cet éclairage éclectique qui marie déterminisme, normativité, hiérarchie et vécu et interaction symbolique.

Il nous vient à l'esprit les propos du chef d'orchestre israélien Daniel Barenboïm, lors d'une entrevue à la revue *Nouvel Observateur* (2008, numéro 2259, 63). Barenboïm est celui qui a joué de Wagner en Israël, qui a créé un orchestre symphonique israélo-palestinien et a demandé la citoyenneté palestinienne. Voici ce qu'il déclarait sur l'interdépendance des musiciens:

*«Dans un orchestre, nous sommes tous égaux devant l'œuvre, mais aussi interdépendants: le violon a besoin de la clarinette, qui a besoin de la contrebasse, etc. Je m'investis personnellement, je joue, mais j'écoute ce que fait l'autre. Je me contrôle en fonction de ce que fait l'autre. De même, le chef, le seul à n'avoir aucun rapport direct avec le son, il dépend de l'attitude et de l'aptitude de chaque musicien. Il dépend de ce qu'il veut et peut l'autre. Bien sûr, le chef guide, il donne, mais il reçoit aussi la proposition du musicien».*

De même qu'on peut imaginer le musicien dans son orchestre, on peut concevoir le chercheur dans sa communauté scientifique. Autant le chercheur que le musicien joue en s'accordant sur l'autre, et c'est à travers l'expérience et l'observation qu'ils parviennent à faire partie intégrante de l'orchestre. Et dans le comportement adopté par les participants pendant le colloque, il y a sans doute quelque chose de l'ordre de *l'engagement*, tel qu'il est défini par Erving Goffman: si l'on prend le mot communication à la fois en son sens étroit (transmission) et en son sens large (interaction), on constate que lorsque quelqu'un est en présence d'autrui, son activité a toutes les caractéristiques d'un engagement à terme: les autres lui font normalement crédit en lui offrant pendant qu'il est en leur présence, la contrepartie d'une chose, dont ils pourront établir la véritable valeur qu'après qu'il les aura quittés (Goffman, 1973, 12).

En fait, *l'engagement* rend prévisible la nature des interactions entre les acteurs. Les participants manifestent de l'attention à l'endroit des présentations en train de se produire; on s'y engage par l'habillement, l'expression du visage, les gestes et les paroles. On adopte, pour ainsi dire, un *comportement d'occasion*, dont la fonction principale est de masquer tout ce qui pourrait indiquer que l'on n'est pas

suffisamment engagé dans la situation présente. Disons que la courtoisie est une norme tacite lors d'interactions.

*Quel est le répertoire d'engagements lors d'un colloque?*

Pour étayer le concept de *comportement d'occasion* lors d'un colloque, nous allons tenter d'identifier la série de rôles que l'on peut endosser dans cet espace symbolique: organisateur, maître de cérémonie, communicateur, interlocuteur, modérateur, spectateur avisé.

L'engagement des organisateurs s'étend sur l'ensemble des séquences du rituel: préparation, promotion, déroulement et fermeture. Le maître de cérémonie a la tâche de prendre en charge la cérémonie d'ouverture et de clôture; ce maître de cérémonie est à la fois sur le devant de la scène et dans les coulisse, à la fois une figure d'autorité et de convivialité.

L'engagement de ceux qui font une présentation consiste à présenter leur texte, sans abuser du temps et de la patience des autres. Ne dit-on que dans un colloque il faut veiller à ne pas épuiser les auditeurs avant d'avoir épuisé le sujet?

Quant aux interlocuteurs qui enchaînent commentaires et questions à la suite d'une présentation, leur engagement leur impose un débat courtois, dont la règle d'or est de «ne jamais occasionner à son interlocuteur de perdre la face». Il est aussi vrai que lors d'un colloque, la courtoisie se décline selon le prestige académique des acteurs en interaction. Si elle prend habituellement la forme du dialogue collégial autour des idées avancées, elle peut tourner en glorification des grandes peintures académiques, dont l'engagement ressemble plutôt à une conférence solennelle, qui affirme une certaine ascendance dans la communauté de membres.

Le modérateur enjoint d'être le garde-fou des règles de la courtoisie, en observant l'impératif de ne jamais faire perdre la face d'un participant. Pour éviter les éternelles zones d'incertitude intellectuelle et neutraliser les esprits échauffés, le modérateur doit intervenir avec un jeu habile de négociations afin de dépersonnaliser les coups inattendus de la controverse. Il est chargé de rappeler à l'ordre les acteurs en présence, de distribuer le tour de parole et de veiller à ce que les échanges restent dans les limites de la civilité institutionnelle. Pour sanctionner les manquements à la courtoisie, il n'est pas rare qu'il soit obligé d'engager certains rituels de réparation qui consisteront à recentrer le dialogue autour des idées, afin qu'il ne dérape vers l'étiquetage de la personne. Le modérateur doit être vigilant afin qu'on évite tout procès d'intention, et que l'on s'attaque aux personnes et non pas aux idées en débat. Si la médiation vise à garder le cap sur les idées, *sauver la face* de tous et chacun est un impératif dans les interactions académiques. En effet, il peut y avoir des perturbateurs et des agresseurs qui s'attaque à une personne. Dans ce cas, le modérateur doit couper court les allégations toxiques. Si le lieu permet certaines marges de débordement, la transgression est contrôlée. Le rôle des modérateurs est fondamental, afin de garder un climat sain dans les interactions.

Les spectateurs qui assistent aux travaux d'un colloque, sont en quelque sorte des *spect-acteurs*. Ils complètent le registre d'efficacité symbolique du colloque, puisque sans spectateurs, il n'y aurait pas de spectacle.

On s'empresse de dire qu'il y a une dose d'improvisation dans l'engagement des participants. Pour faire appel à Garfinkel (1981), les actes organisationnels sont des «accomplissements» par des membres, lesquels ajoutent quelque chose à une règle, toujours incomplète, par des actes inconscients, mais en fait inspirés par l'inconscient et l'imaginaire collectif. Comme disent les ethnométhodologies, le fait de suivre les règles n'est pas un acte des «idiots culturels», mais plutôt un processus selon lequel nous déterminons en partie et nous structurons nos réalités.

Le contexte: l'être ensemble.

Le colloque exige *un décor*, une mise en scène spatiale, une disposition des lieux physiques qui encadrent le rituel, ainsi qu'un déroulement temporel où les temps forts alternent avec les moments de pause. Si le moment est fixé en fonction des calendriers universitaires, le plus souvent, on organise des colloques dans des espaces symboliquement marqués par la mission académique, par exemple dans les universités ou les centres de recherche.

Il se doit ici d'ajouter une dimension culturelle. En effet, un certain nombre de singularités, inhérentes au contexte espace-temps, entourent chaque colloque. Ainsi, le choix du lieu soulève déjà la question des pratiques d'organisation singulières qui varient selon les pays hôtes. Par exemple, aux États-Unis, les colloques s'organisent souvent dans de grands hôtels, histoire d'accommoder les participants, de protéger leur intimité et de déléguer la logistique de l'accueil aux experts en hôtellerie. Il s'agit là d'une dimension organisationnelle, culturellement ancrée dans la vision pragmatique américaine. Il n'est pas rare de constater que, dans les pays d'Europe centrale et de l'Est, les organisateurs vont se charger, en plus de la responsabilité académique, d'une véritable mission d'hospitalité (repas, rencontres conviviales, visites guidés). Si cette mission dépasse parfois l'entendement de l'Occidental, elle peut apparaître tout à fait naturelle dans la logique de la mentalité locale. C'est le charme caché des rituels. Spectacle, le rite est une performance, efficace symboliquement, d'un point de vue social, du point de vue institutionnel, d'un point de vue culturel aussi. La dimension sociologique et la dimension anthropologique se conjuguent lors d'un rituel.

Il faut préciser avec Pascal Lardellier (2003, 89), et sur les traces de Victor Turner, un auteur (de) référence pour *Le phénomène rituel*, que le contexte c'est en fait une disposition mentale produite collectivement, puis harmonieusement partagée par les acteurs rituels. Elle distillera une forme d'énergie relationnelle, un liant propre à établir une règle de conduite tacite, à ériger en *modus vivendi* temporaire, suffisamment puissant pour créer du mimétisme, de la conformation, et naturellement rejeter en dehors ce qui dénote. Ainsi, l'efficacité symbolique d'un rituel se concrétise autant dans l'émergence de l'être ensemble, que dans la légitimité institutionnelle qu'on lui accordera.

---

### *Les fonctions du colloque: lieu, lien et communion*

Avant tout, le colloque régénère l'institution universitaire hôte, laquelle gagne davantage en popularité au sein de la communauté des membres. Dans ce sens, quelle que soit la tradition d'un établissement académique, il se doit d'être à l'occasion, par-delà un lieu de savoir, un initiateur et un bon organisateur de rituels scientifiques. Les universités sont engagées de plus en plus dans cette course à la bonne réputation; figurer sur les bonnes listes est synonyme d'accès à des fonds de recherche importants, mais aussi d'attrait pour une plus grande clientèle d'étudiants.

Dans la bonne tradition de Durkheim, on dira que le colloque est un *lieu* d'initiation, un lieu d'intégration et un lieu d'inscription des jeunes chercheurs dans la communauté des membres. Cela passe par l'incorporation sous la forme de l'«habitus» (terme qui appartient à Bourdieu) qui permet de fixer à chacun ses limites et de rester à sa place. L'incorporation rend les conduites automatiques et forge le comportement professionnel, imposant aux membres un ordre de fonctionnement. Dans les approches symboliques, on utilise souvent l'image de *la corde*, pour suggérer que le lien social et le lien d'appartenance fonctionnent comme une véritable corde sociale. Invisible mais forte.

Le colloque participe également à la reproduction d'une certaine hiérarchie des expertises, allant des maîtres à penser aux chercheurs connus, jusqu'aux chercheurs apprentis. Cette hiérarchie s'inscrit dans un ordre symbolique, puisque les «grandes pointures», tout comme les figures mythiques de sagesse, sont perçus comme porteurs des marques de prestige et repère. A chacun de « tenir son rang » et de se conduire en conséquence. Toutefois, la pérennité de la communauté ne peut être assurée que grâce au renouvellement permanent des membres.

Si le colloque intègre et fait fonctionner la communauté de membres, il fait aussi naître une sorte de communion entre les participants. Des amitiés se lient. Et les amitiés apportent un secours collectif contre l'angoisse professionnelle. Dans les contacts de proximité on échange non seulement des idées, mais des doutes aussi. La reconfiguration collective des connaissances en mouvance renforce l'esprit professionnel. On constate une fois de plus que la compréhension des rites institutionnels implique à la fois une vision sociologique et anthropologique.

## **La «communication scientifique»**

### *Qu'est-ce qu'un texte académique?*

Nul ne doute de l'existence d'une sorte de «dressage académique». Le rôle symbolique des chercheurs est de réagir en professionnels de l'interprétation. Chaque discours entre en dialogue avec les discours antérieurs concernant le même objet, ainsi qu'avec les discours à venir, dont il pressent et prévient les réactions.

La voix individuelle ne peut se faire entendre qu'en s'intégrant au chœur complexe des autres voix.

Si l'image du texte scientifique dépersonnalisé et objectif fait partie de l'imaginaire universitaire, les mœurs académiques invitent le chercheur à concevoir son texte selon un certain nombre de normes qui sont institutionnellement imposées. Tous s'accordent pour dire qu'un texte scientifique s'adresse d'abord à un public d'initiés; il constitue un regard savant sur le monde, un type particulier de narration qui met en place une rhétorique persuasive et argumentative. Il affiche sa parenté non seulement avec la pensée savante, mais avec une construction persuasive aussi. Le tour de force du chercheur n'est pas de se soustraire à la subjectivité, mais de maîtriser l'art de *la mise en forme du savoir*.

### *Parle-t-on des vérités?*

Lorsqu'on participe à un colloque ce n'est pas pour entendre des vérités éternelles sur la réalité, mais pour s'enrichir de plusieurs visions sur le monde et s'initier à confronter différentes propositions explicatives. Dans les sciences sociales on possède moins d'équations de la vérité, comme dans les sciences exactes. Ne parle-t-on de « sciences molles»? L'obligation de modestie de la part du chercheur est de mise; il s'agirait moins d'une proposition de vérité que d'une aventure de connaissance, d'une invention du possible, d'une vérité fragmentée, partielle, temporaire et incomplète.

Au sujet du statut de la vérité dans les sciences, il y a un passage dans le livre *Le petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry qui nous interpelle, sur le plan épistémologique. Notons ici cette possibilité d'insérer dans des textes académiques, des propos littéraires qui font sens et qui du coup, ajoutent des éléments de compréhension plus frais. Voyons cette rencontre entre le petit prince et le géographe :

« - *Qu'est que vous faites avec ces cartes?*

- *Mais, je suis géographe*

- *Et, qu'est-ce qu'un géographe? demanda le petit prince*

- *C'est un savant qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts*

- *Ça c'est bien intéressant, dit le petit prince. Voilà enfin un véritable métier!*

- *Les géographies, dit le géographe, sont les livres les plus sérieux de tous les livres. Elles ne se démodent jamais. Il est très rare qu'une montagne change de place. Il est très rare qu'un océan se vide de son eau. Nous écrivons des choses éternelles, pas des choses éphémères.*

- *Mais qu'est-ce que signifie éphémère, répéta le Petit Prince*

- *Ça signifie « qui est menacé de disparition prochaine ».*

Avec ce dialogue philosophique on comprend mieux le caractère relatif des vérités, selon la discipline respective. Rappelons-nous la sidération vécue lors de

la pandémie coronavirus au printemps 2020, lorsque les sciences médicales ont été propulsées au centre de toutes les préoccupations collectives. Alors que tout le monde voulait donner crédit aux déclarations quotidiennes des spécialistes, on assistait à des explications, vite remplacées par d'autres totalement opposées. On avait oublié que les sciences médicales avancent progressivement avec des expérimentations et des controverses.

*La science n'est pas une collection de dogmes. Ne dit-on pas qu'il faut s'attendre à l'inconnu?*

Face à l'inconnu et aux phénomènes complexes, on avance par les petits pas et par la démarche essai-erreur. À cet égard, on sait depuis Karl Popper, qu'une théorie est scientifique seulement si elle est réfutable. Thomas Kuhn nous a bien montré que l'histoire des sciences est un processus discontinu, qui progresse par le changement de paradigmes. C'est Kuhn qui va imposer le concept de paradigme, justement pour signifier que la vérité est valable pour un moment et dans certains contextes, et non pas pour toujours.

On dira que les théories sociologiques ne sont pas non plus des dogmes. Il faut les utiliser comme des propositions explicatives, temporaires et partielles.

*La mise en forme du savoir*

*Comment construit-t-on une «communication scientifique»?*

Un texte basé sur une recherche empirique n'a pas la même démarche qu'un essai. Et un texte qui s'inscrit dans une démarche interprétative ne suit pas les mêmes contraintes qu'une démarche explicative. Toutefois, trois mécaniques se chevauchent dans toute mise en forme d'un texte scientifique: l'angle problématique, la rhétorique argumentative et la préoccupation du style.

Laissons-nous inspirés par la métaphore de *l'art de la composition musicale*, évoquée par l'écrivain tchèque Milan Kundera (*L'art du roman*, 1986, 91):

«Vous savez, dans chaque composition musicale, il y a beaucoup de technique: l'exposition d'un thème, le développement, les variations, le travail polyphonique souvent très automatisé, le remplissage d'orchestration, les transitions. Aujourd'hui on peut faire de la musique avec des ordinateurs, mais l'ordinateur a toujours existé dans la tête des compositeurs: ils pouvaient à la limite faire une sonate sans une seule idée originale, seulement en développant de façon cybernétique les règles de la composition».

Et, en fait l'on constate que dans la construction d'un texte savant il y a toujours une thématique que traverse l'ensemble. Il y a aussi des nuances, des ponts et des répétitions pour assurer le tempo et l'harmonie de l'ensemble, autour du thème central. Il y a une technique de développement du thème central. Par ailleurs, on peut évoquer une construction qui ressemble à une construction de genre

*variations sur le même thème.* Dans le cas d'un texte académique les variations autour d'un même thème sont problématiques, théoriques, méthodologiques et épistémologiques.

### *Procédures de composition et de mise en forme du savoir*

Quelles sont les procédures classiques que l'on doit respecter lors de la *mise en scène du savoir*?

On va évoquer cinq séquences incontournables.

1) Dans un premier temps, le chercheur construit son *angle problématique*, véritable noyau dur de la réflexion. Toute comme dans la musique, il y a un thème qui s'impose à l'ensemble de la création.

2) Ensuite il s'agit de choisir une perspective, *une école de pensée*. De la même manière qu'une pièce musicale ou littéraire sont issues d'une tradition, un texte scientifique est également une forme d'écriture issue d'une tradition. L'organisation catégorielle des objets de savoir se constitue dans une sorte de témoignage savant du chercheur, lié à son adhésion à une vision, à une école de pensée. Le chercheur se concentre sur la construction d'un corpus de catégories d'analyse, avec une parade de citations et une bibliographie des auteurs qui font autorité dans le domaine. On peut qualifier cette opération de «véritable machine de guerre» (expression de Max Weber) qui garantit la portée persuasive du texte. S'il est vrai que les paradigmes qui fondent un champ de recherche traversent pays et universités, plus souvent qu'autrement, le choix des traditions auxquelles le chercheur adhère relève d'une «version maison», telle que pratiquée, dans son propre milieu de recherche.

Bien que le chercheur assume manifestement son choix de perspective, tout en faisant recours à un arsenal de concepts dont il est imprégné, en revanche il est rarement sensible aux problèmes que l'usage des concepts suscite. Le chercheur utilise le matériel conceptuel et théorique comme quelque chose d'évident, d'immuable, quelque chose qui a une valeur de vérité et dont on ne peut presque pas douter. Or, comme combat d'arrière-garde, il y a cette nécessaire conscience épistémologique, qui correspond à la manière dont le chercheur s'y prend pour produire des connaissances. Tout comme dans la musique, le chercheur s'inscrit dans le sillage d'une tradition avec le souci d'innover.

3) La troisième procédure relève de *la compétence méthodologique*, qui vient avec l'expertise. Tout comme dans le programme d'un concert on retrouve des précisions sur les compétences des compositeurs et des interprètes, lors de la présentation d'un texte scientifique il y aura quelques mots sur l'auteur, pour le présenter en termes d'expérience et de compétences.

Le chercheur est tenu de préciser ses stratégies méthodologiques qui fondent sa recherche; d'où l'exigence implicite de produire non seulement des descriptions empiriques sur l'objet d'étude mais aussi des descriptions de choix stratégiques

d'observation. On ne le répète jamais assez, toute recherche de données institue un rapport social qui tend inévitablement à structurer les interactions entre le chercheur et la réalité. Si l'on ne peut pas parler de données pures, comme les positivistes les aiment, on peut parler en revanche de données «construites» par le chercheur, au terme de sa recherche.

4) La quatrième procédure concerne *l'analyse des données et l'interprétation des résultats*, selon des stratégies qui font apparaître les configurations de sens. Cette procédure se rapporte à la manière de relier la facticité à l'académique. Pour recourir encore à l'analogie musicale, si l'interprétation d'une partition est différente d'un interprète à l'autre, selon la technique, le rythme et le tempo, l'interprétation des données de recherche est aussi différente d'un chercheur à l'autre; parfois il y aura trop de technique, parfois trop d'improvisation.

S'il est vrai qu'il n'y a rien de plus pratique dans la fabrication d'un texte scientifique que de trouver une bonne théorie, le risque d'enfermement théorique guette toujours. Une théorie peut aussi bien éclairer qu'aveugler ou déranger, tout comme une manière d'interpréter une pièce musicale peut éblouir ou déranger.

5) La cinquième procédure réfère au style de l'auteur. Le travail scientifique est façonné par le chercheur un peu à la manière du potier (Garfinkel, Lynch & Livingston, 1981). Le «*chercheur potier*» doit rendre son écriture originale, porteuse d'une «griffe personnelle», laquelle peut se manifester dans l'argumentation, dans l'émotion du texte, dans le rythme et l'élégance de l'écriture. Tout texte proposé devrait laisser l'impression d'une lecture inédite. Geertz (1988, 157) introduit le concept de «signature» pour retracer l'empreinte particulière de l'auteur dans son texte. Or, tout comme l'ingéniosité artistique peut éblouir les spectateurs dans la salle, un travail scientifique devrait avoir sa part d'imagination, d'originalité, une «signature» qui témoigne des habiletés du «*chercheur potier*».

## Quelques considérations sur le travail académique

### *Travail académique: devoir et plaisir*

Pourquoi ne pas compter sur notre propre arsenal de lectures littéraires? Nous avons là une véritable réserve personnelle d'originalité et de créativité qui risque de nous donner du plaisir à la rigueur. Miser sur un questionnement qui nous interpelle personnellement est également un gage d'intérêt et de passion pour un thème de recherche.

Pourquoi ne pas avoir recourt aux métaphores? L'usage des métaphores ne constitue pas une simple astuce pour ajouter des images à la pensée logique; il nous laisse un grand espace de liberté dans la réflexion. Il offre au chercheur un outil de compréhension, éclairant et enjoliveur, qui permet une vision pleine de fraîcheur quand il s'agit de l'objet de recherche. La métaphore est une figure rhétorique qui nous permet de trouver des nouvelles franges de sens à la théorie. Et lorsque

la métaphore se marie avec un paradigme, alors on peut assumer une cohérence significative entre les divers fragments d'explication théorique.

L'usage des métaphores dans le travail académique nous facilite des transformations significatives dans la ré-construction du réel. A cet égard je pourrais ajouter une expérience personnelle de recherche. Lorsque j'ai abordé des questions liées à l'immigration et à l'intégration, je me suis imposé des distances par rapport à ce sujet. Comme je vivais moi-même de telles expériences, je voulais éviter de tomber soit dans une vision trop subjective, autrement dit confessionnelle ou compassionnelle, soit dans une vision théorique trop froide. J'ai donc commencé par chercher des images éclairantes. L'apprentissage de la bicyclette par exemple: toujours regarder devant et pédaler, pour ne pas tomber et prendre peur. Le tango avec ses deux pas en avant et un pas en arrière; ou pourquoi pas le tango inversé, deux pas en arrière et un pas en avant. Plus globalement l'intégration dans un pays d'accueil peut être vécu ou perçu comme un voyage initiatique, un voyage dans une mer troublée par les courants et les imprévus.

*Le mythe du Sisyphe* pourrait aussi servir tant de repère littéraire, que d'image éclairante. Notamment celle que l'on retrouve dans l'interprétation donnée par Albert Camus, dans son œuvre littéraire, du même nom. Sisyphe marche en bas de la montagne, pour recommencer de zéro son épuisante ascension. Après que la pierre est tombée en bas de la montagne, Camus affirme: c'est pendant ce retour, cette pause, que Sisyphe m'intéresse. Un visage qui peine si près des pierres est déjà pierre lui-même! Je vois cet homme redescendre d'un pas lourd mais égal vers le tourment dont il ne connaîtra pas la fin. Le moment est vraiment tragique, quand le héros prend conscience de sa condition misérable.

Pour ainsi dire, on pourrait imaginer que, puni par le dieu du pays d'origine, l'immigrant doit reprendre son ascension en bas de la montagne, une fois qu'il se retrouve dans un pays autre. Il arrive qu'il soit condamné à retourner en bas pour reprendre encore et encore son ascension inachevée. Il n'est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris, dirait Camus.

### *L'éloge de marges et la pensée complexe*

Il y a des expériences dans notre trajet académique qui laissent des traces. J'ai eu la chance d'évoluer dans un milieu universitaire mixte, hybride. Le Département de communication dans lequel j'ai travaillé presque 40 ans, faisait partie de l'Université du Québec à Montréal, dont la vision était placée quelque part entre la pensée sociologique nord-américaine et la pensée sociologique française, entre les sociologies interprétatives et les sociologies explicatives.

Ma rencontre avec les travaux du sociologue canadien Erving Goffman, professeur de sociologie aux universités de Chicago, Berkeley, puis Pennsylvanie, m'a permis de faire le pont entre les sociologies explicatives et les sociologies interprétatives. Et le lien entre plusieurs écoles de pensée du continent nord-américain: l'École de Chicago et l'ethnométhodologie, par exemple.

Goffman part de la tradition sociologique d'Émile Durkheim, notamment dans le livre *Les rites d'interaction*, où il fait référence aux *Formes élémentaires de la vie religieuse*. Mais à l'instar de Durkheim, Goffman insère le rituel dans les interactions ordinaires en face-à-face, il cherche l'extraordinaire dans l'ordinaire et le cérémoniel dans le quotidien. Ce que nous avons tenté de faire dans la compréhension du colloque.

Dans notre esprit les deux sociologies sont complémentaires. Mais quelle distinction on peut faire entre le paradigme explicatif et le paradigme interprétatif? Les propos de Georges Lapassade (1991) nous semblent édifiantes à ce sujet. Alors que dans la sociologie explicative la prémisse est que: ce qui se passe ici, c'est ce que nous, les sociologues décidons de dire à propos de ce qui se passe, dans la sociologie compréhensive, les sociologues anti positivistes chercheront à connaître ce que les acteurs eux-mêmes connaissent, à voir ce qu'ils voient, à comprendre ce qu'ils comprennent, à s'approprier leur vocabulaire, leur façon de regarder et leur manière d'établir ce qui pour eux est important et ce qui ne l'est pas.

La leçon la plus initiatique que j'ai pu retirer de mes lectures méthodologiques, reste celle de la pensée complexe, telle qu'élaborée par Edgar Morin dans l'œuvre de toute sa vie, *La méthode* (2008). Puisque la réalité est complexe, on ne devrait pas compartimenter les connaissances, mais plutôt les lier, les rassembler dans une démarche transdisciplinaire. Éviter de séparer les savoirs. Dans notre vision, le colloque est une sorte de *réalité multiple* que l'on peut aborder sous l'angle d'une structure normative avec règles et normes, mais également sous l'angle d'un psychisme plus profond lié à l'imaginaire collectif. Et puisque on ne peut pas enfermer l'objet, on est tenu de travailler dans les marges disciplinaires et de faire, là où l'objet nous l'exige, des passages entre sociologie, psychosociologie et anthropologie. Certes, la pensée complexe n'est pas une pensée finale, mais elle reste la meilleure approximation sur l'objet.

## **Combiner paradigmes et métaphores**

Je pense notamment au livre de Gareth Morgan, *Images de l'organisation* (1989). On parle d'un livre de plus de 600 pages, mais sa méthode peut être enseignée sans grande difficulté. Il s'agit de l'usage alternatif de paradigmes et de métaphores. En fait, l'auteur montre que nos idées traditionnelles sur l'organisation reposent notamment sur quelques images, ou métaphores, qui nous amènent à la considérer de façon fragmentaire. Machine, organisme, culture, système politique, instrument de domination, les organisations peuvent être plusieurs choses à la fois. Morgan explore la nature de chaque métaphore, puis il en étudie les répercussions concrètes pour la compréhension de la vie

Dans la construction du livre, les métaphores viennent renforcer les explications théoriques. Ainsi, les huit métaphores de l'organisation sont évoquées comme autant de visions différentes et complémentaires. L'organisation peut être vue

comme *une machine* de type bureaucratique, *un organisme vivant* et adaptable aux besoins, *un cerveau* qui traite de l'information, *une culture* ayant ses manières de penser, de sentir et de réagir, *un système politique* qu'on évalue en termes d'intérêt, de conflit et de pouvoir, *une prison psychique* à la fois consciente et inconsciente, *un flux de transformation* et de changement, ou encore *un instrument de domination sociale*.

Les diverses métaphores trouvent chacune leur utilité dans des situations différentes et selon la perspective que nous privilégions.

Morgan raconte dans son livre une ancienne histoire asiatique (Morgan, 1999, 400-401), pleine de sagesse. C'est l'histoire de l'éléphant et des six aveugles :

Le premier aveugle, palpant une défense, déclare que c'est là une lance; le second, touchant les flancs de l'animal, prétend qu'il s'agit bien plutôt d'une muraille. Le troisième, qui explore des doigts une patte, croit avoir affaire à un arbre, tandis que le quatrième, tâtant la trompe de l'éléphant, pense que c'est un serpent. Le cinquième, lui, qui s'agrippe à une oreille de la bête, lui trouve une ressemblance certaine avec un éventail, et le sixième aveugle attrapant l'éléphant par la queue, est sûr d'avoir une corde entre les mains [...].

Leurs perceptions deviendraient encore bien plus confuses si l'éléphant bougeait [...]. Les mouvements de l'éléphant détruiraient sans doute toutes les opinions auxquelles ils étaient arrivés et compliqueraient encore l'obtention d'un accord sur la nature du phénomène.

Quelle belle leçon d'épistémologie!

### Bibliographie

- Bourdieu, P. (1986). *Les rites comme actes d'institution*. Neuchâtel: L'âge d'homme.
- Garfinkel, H., Lynch, H., & Livingston, M. (1981). The Work of Discovering Science the Optically-discovered Pulsar. *Philosophy of Social Sciences*, 11(2), 131-158.
- Geertz, C. (1988). *Works and Lives: The Anthropologist as Author*. Stanford: Stanford University Press.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne. Les rites d'interaction*. Paris: Éditions de Minuit.
- Kundera, M. (1986). *L'art du roman*. Paris: Folio.
- Lapassade, G (1991). *Ethnosociologie*. Paris: Méridiens Klincksieck.
- Lardellier, P. (2003). *Théorie du rituel*. Paris: L'Harmattan.
- Latour, B. (1996). *Petites leçons de sociologie des sciences*. Paris: Le Seuil.
- Morgan, G. (1999). *Images de l'organisation*. Les Presses de l'Université Laval.
- Morin, E. (2008). *La méthode*. Seuil: Collection Opus.
- Schutz, A. (1964). *Studies in Social Theory, Collected Papers*. The Haye Martinius Hijhoff, 91-105.
- Turner, V. (1990). *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*. Paris: PUF.
- Winkin, Y. (1981). *La nouvelle communication*. Paris: Point.